

une si vive affliction, lui demanda Rutland, d'un air aussi inquiet que surpris : Londres, que vous connoissez si peu, auroit-il pour vous assez de charmes, pour exciter en vous de si violens regrets ? Hélas ! Monsieur, lui dit Lucie, lorsqu'elle se fut calmée assez pour pouvoir lui répondre, ni Londres, ni ses plaisirs que je ne connois point, que je n'imagine pas, ne peuvent, comme vous paroissez vous plaire à le penser, me causer aucun regret. C'est la perte de votre amitié que je pleure. Je ne suis point jalouse de celle que vous avez pour mon frere ; mais je ne puis m'empêcher de voir que vous n'aimez que lui, & que ma présence vous est encore plus à charge, que son éloignement ne vous est douloureux. Vous montrez autant d'empressement à m'éloigner de vous, que vous en avez eu pour le retenir, & je sens, avec la douleur la plus amere, la différence que vous mettez dans votre affection, par les mouvemens différens que nous vous inspirons tous deux. Ah ! vous voudriez que je fusse déjà partie ! Et vous concluez de-là, lui dit le chevalier, en la prenant dans ses bras, où il la serroit plus tendrement qu'il ne le croyoit sans doute ; vous concluez, dis-

je, que je ne vous aime plus ! Ah Lucie ! que votre simplicité vous abuse ! jamais vous ne me fûtes si chere ; jamais votre vue ne m'a été si nécessaire, & votre présence aussi précieuse. Eh bien, lui dit-elle vivement, & en lui rendant ses caresses, pourquoi me renvoyez vous ? pourquoi ordonner une séparation qui, s'il est vrai que je vous sois chere, ne doit pas moins blesser votre cœur que le mien ? Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne voudriez pas me quitter.

Cette réflexion de Lucie & l'air tendre & naïf dont elle étoit accompagnée, jetterent le chevalier dans une rêverie profonde ; il soupiroit, la regardoit, l'embrassoit tour-à-tour. Cette scene muette & si vive dans son silence, auroit peut-être duré encore long tems, si un laquais ne l'eût interrompue, pour annoncer que le carrosse étoit prêt. Cet avertissement sembla tout d'un coup déterminer Rutland. Adieu, mon aimable Lucie, lui dit-il, en la serrant encore dans ses bras, il faut nous séparer. Vous êtes encore bien jeune, & vous ne sentez pas à quel point un plus long séjour ici pourroit vous être nuisible. Partez donc ; mais en partant, emportez la cer-

titude que c'est l'amitié la plus tendre; & non une indifférence, dont je ne puis jamais être capable pour vous, qui me force à vous renvoyer.

En achevant ces paroles, il présenta la main à Lucie, qui persuadée de la sincérité de Rutland, partit avec assez de tranquillité, pour quelqu'un qui venoit d'effuyer une scène assez fâcheuse, quoiqu'elle eût été encore plus embarrassante pour le chevalier que pour elle-même.

A peine Rutland l'eut-il perdu de vue, qu'il se renferma chez lui pour se livrer à mille douloureuses réflexions. Eclairé sur son cœur par ce qui venoit de se passer avec Lucie, & par la violence extrême qu'il s'étoit faite pour s'en séparer, il ne doutoit plus qu'il ne l'adorât. Aussi cherchoit-il moins à se développer un sentiment, dont il n'étoit que trop sûr, qu'à le combattre. Que veux-je faire, se demanda-t-il, de cette malheureuse passion? voudrai-je travailler à détruire des vertus que j'ai moi-même cultivées avec tant de soin? pourrai-je me résoudre à sacrifier à mes plaisirs cette innocence & cette candeur qui me charment! profiterai-je de la facilité que mes propres bienfaits peuvent me donner auprès de cette infortunée? quoi!

j'aurois la perfidie d'abuser d'un dépôt que l'estime sans doute a remis entre mes mains? Sçais-je à qui appartiennent ces enfans, quel compte honteux ne rendrois-je pas un jour de la malheureuse Lucie, si j'avois eu la bassesse de la séduire? ah! que ne puis-je me lier avec elle par des nœuds indissolubles! mais quand mon amour pourroit l'emporter sur la répugnance que j'ai à former de tels liens, peut-il jamais détruire des raisons solides, nées avec moi, & qui s'opposent invinciblement à tout engagement de ma part? d'ailleurs, cette fille, si noble peut-être! peut aussi n'être que le fruit de la débauche de quelque vil domestique? quelle honte pour moi, si de pareils parens venoient un jour la réclamer! que ne diroient pas mes ennemis, de la bassesse de mon choix, que n'en concluroient-ils pas contre mes sentimens! quel mépris ne chercheroient-ils pas encore à répandre sur une mémoire qui doit m'être si chère & si respectable! Non! je ne l'épouserai jamais; je ne la séduirai pas non plus: l'idée seule m'en fait horreur! oublions-la; arrachons-nous à une passion qui n'a pris tant d'empire sur moi que parce que l'ignorance où j'ai été jusqu'ici,

de mes sentimens, ne m'a permis de les combattre. Peut être, qu'aidé par le tems, l'absence & mes propres réflexions, cette victoire que je me propose aujourd'hui, & qu'il me paroît si difficile de remporter, coûtera moins à mon cœur que je ne pense. Quoi qu'il en soit, je dois le tenter; & si je succombe, pouvoir du moins me dire, que ce n'a pas été sans m'être cherché des ressources dans ma vertu.

Cette résolution qu'il conçut, avec cette force que les Anglois mettent dans toutes leurs idées, le détermina à changer absolument son genre de vie, & à se livrer à cette même dissipation, dans laquelle, jusques alors, il avoit trouvé tant de vuide & si peu de plaisir. Sans avoir encore éprouvé ce qu'une véritable passion prend sur le cœur, il n'ignoroit pas du moins combien le malheur d'être livré à soi-même donne de force aux idées, & il sentoît qu'il ne pouvoit trop noyer les siennes, dans tout ce qui pouvoit affoiblir en lui le souvenir de Lucie. On fut surpris de voir cette homme si sédentaire & si studieux, courir les spectacles, les femmes, les soupers, & se livrer à tout cela d'un air si triste, que ses amis ne pouvoient comprendre

comment il pouvoit chercher avec tant d'ardeur des plaisirs qui paroissent l'intéresser si peu. Mais comme on est à Londres fort accoutumé aux inconséquences, & que cette maladie à laquelle les Anglois sont si sujets, & que l'on appelle le *Splén*, leur donne des caprices fort extraordinaires, on cessa bientôt de s'occuper de celui du chevalier.

Tout singulier cependant que le rendoit aux yeux de ceux avec lesquels il vivoit, l'air sombre & ennuyé qu'il portoit dans la société, les femmes qui composoient celle à laquelle il s'étoit livré, n'en avoient pas moins remarqué qu'il étoit encore jeune, que sa figure étoit belle, & qu'il jouissoit d'un bien fort considérable. A Paris, avec tant d'avantages réunis, Rutland auroit inspiré d'autres idées que celles du mariage; mais à Londres, où la galanterie regne beaucoup moins, les projets que l'on forma sur lui furent moins brillans & plus solides. Le changement qui étoit survenu dans son genre de vie, sembloit en annoncer un de sa façon de penser; toutes les filles qui auroient désiré que Rutland se fût déterminé pour elles, voulurent croire qu'il avoit perdu son ancienne aversion pour le maria-

ge, & prévinrent le plus décevant qu'il leur fut possible, des desirs auxquels pour s'expliquer, elles supposèrent avec assez peu de preuves qu'il ne manquoit qu'un peu d'encouragement. Le chevalier toujours possédé d'une passion qu'il ne trouvoit dans son cœur qu'avec un extrême regret, & qu'il auroit par conséquent perdue avec le plus grand plaisir, se prêtoit aux avances qu'on lui faisoit, & aimoit à se flatter qu'il se pouvoit que quelqu'une de celles dont il étoit l'objet, enfin le rendroit sensible. Il ne se refusoit à aucune des personnes qui avoient des vues sur lui, & les étudioit toutes; mais c'étoit avec un cœur si prévenu pour cette même Lucie, qu'il avoit tant d'envie d'oublier, que quand elles auroient en effet eu les mêmes vertus & les mêmes graces, elles n'auroient assurément pas gagné à la comparaison. Aussi, tourmenté de plus en plus par son idée cruelle, persuadé, par une épreuve de quelques mois, qu'il n'existoit rien, ni de capable, ni de digne de l'effacer de son esprit; excédé de fatigue & d'ennui, il résolut d'essayer ce que pourroit l'occupation d'esprit contre une passion si obstinée; mais lorsqu'il voulut s'y livrer, il n'é-

prouva que trop à quel point l'esprit fuit le cœur, & combien il est difficile d'arracher l'un à ce qui séduit l'autre. Emporté machinalement vers cet objet qu'il vouloit éviter, il ne lui restoit de ses efforts que le supplice qu'il se faisoit. Il passoit sans cesse de son appartement dans celui que Lucie avoit occupé. Là, tout ce qui avoit servi à cette jeune personne, tout ce qu'elle avoit touché, lui étoit précieux, & devenoit le sujet de ses regrets, ou l'objet de ses plus tendres caresses. Enfin, dominé plus que jamais, par ses sentimens, de tous les projets qu'il avoit formés, il ne garda que la résolution qu'il avoit prise de ne la pas chercher. Mais que ce sacrifice qu'il faisoit à sa raison & à son honneur, à sa vanité peut-être lui coûtoit cruellement, & lui servoit peu! Il sentoit avec douleur, quelquefois même avec désespoir l'inutilité du combat que lui imposoit sa vertu; mais tout cruel & tout inutile qu'il étoit pour lui, il l'auroit peut-être continué long-tems encore, si une lettre qu'il reçut de la supérieure de la maison où étoit Lucie, ne lui eût fait perdre de vue un projet, tout à la fois si honnête & si peu salutaire.

On lui mandoit de cette maison, que Lucie étoit tombée depuis quelque-tems dans un état de langueur, dont rien ne pouvoit la tirer; que quelque près qu'elle fût de Londres, il n'étoit pas possible qu'on lui procurât, comme dans la capitale même, les secours dont elle pouvoit avoir besoin, & que l'on croyoit qu'il feroit sagement de l'y faire transporter, jusque'à ce que sa santé fut rétablie. Rutland desiroit trop de revoir Lucie, & s'y intéressoit même trop vivement, pour différer un instant de l'aller chercher lui-même. S'il fut agréablement surpris de la trouver debout, il fut aussi alarmé, qu'attendri de sa pâleur, & de sa langueur dans laquelle elle paroissoit être. Il se flatta d'abord que Lucie n'avoit pas mieux supporté l'absence que lui-même; mais il ne put conserver long-tems une idée aussi flatteuse; & s'il remarqua dans ses yeux charmans, sur lesquels il attachait si tendrement les siens, de la joie de le revoir, il ne put se dissimuler que le mouvement qu'il lui avoit causé, n'étoit pas celui qu'il sentoit si vivement dans son cœur, & qui devoit être si marqué dans ses propres regards. Après avoir

joui quelque tems de l'enchantement où plonge la présence de ce qu'on aime, lors même qu'il nous rend à plaindre, Rutland la fit monter dans son carrosse, s'y plaça auprès d'elle, & se livrant alors aux sentimens dont il étoit pénétré, lui exprima avec tant de force, de tendresse & de douleur les inquiétudes qu'il avoit sur sa santé, que la sensible & reconnoissante Lucie se précipita dans les bras de son bienfaiteur, avec autant d'innocence que de plaisir. Que je suis heureuse, lui disoit elle tendrement, de trouver en vous des soins, des attentions, une bonté enfin que je pourrois à peine espérer du pere le plus tendre qui puisse exister! le ciel qui me comble de tant de bonheur, me refusera-t-il de vous prouver à quel point j'y suis sensible, & combien vous m'êtes cher! Non, mon aimable Lucie, lui répondit-il avec transport, il ne vous le refusera pas; & si vous m'aimez autant que vous me le dites, vous aurez bientôt l'occasion de me le prouver.

Enfin ils arriverent à Londres. Après y avoir passé quelques jours dans les remèdes qui lui furent ordonnés, Lucie reprit si promptement sa fraîcheur & son embonpoint, que les médecins juge-

rent qu'elle n'avoit plus besoin que de l'air de la campagne, & conseillèrent à Rutland de l'y mener. Quand il n'auroit pas cru la santé de Lucie intéressée dans ce conseil, il y trouvoit trop à gagner pour son amour, pour ne pas s'empres- ser à le suivre. Dans le trouble où le met- toit la présence perpétuelle de l'objet de sa tendresse, il craignoit, avec rai- son, de s'exposer à des yeux plus éclairés, que n'étoient ceux de Lucie, qui ne pouvoit devoir l'ignorance, dans laquel- le elle étoit sur les sentimens du cheva- lier, qu'à sa profonde simplicité & à son inexpérience. D'ailleurs, est-on ja- mais assez seul avec ce qu'on aime ! quel- que peu de monde qu'il vît dans Lon- dres, il étoit forcé d'en voir ; & quand il n'auroit pas été dans la nécessité de con- traindre sa tendresse, & de la dérober à tous les yeux, il lui auroit suffi du sup- plice (plus cruel que ne le pensent ceux, ou qui n'aiment pas, ou qui n'aiment que foiblement) d'être distrait de sa tendresse, & de partager ses momens, lorsque son cœur ne pouvoit pas l'être.

Ce fut donc avec le plaisir le plus vif qu'il conduisit Lucie dans ce même lieu où il l'avoit trouvée ; où, pour ainsi dire, elle avoit, pour la première fois,

ouvert ses yeux à la lumière, où il avoit vu croître ces mêmes charmes qui depuis l'avoient frappé si vivement. Il se promit dans sa solitude des plaisirs que Londres ne lui auroit jamais offert ; & quand il n'y auroit éprouvé que celui de se livrer, sans distraction, à un senti- ment qui lui étoit si cher, quel plaisir dans la nature pouvoit l'en dédomma- ger ? D'ailleurs, dans le dessein où il étoit de ne plus combattre sa passion, & de tout employer pour y rendre Lucie sensible, il avoit besoin qu'elle même n'en vît jamais que les effets, & que nul autre objet ne pût partager son at- tention : il croyoit qu'il auroit pu se flat- ter de la déterminer à l'épouser, en lui disant seulement qu'il le desiroit ; mais trop tendrement épris, pour n'être pas fort délicat, il se seroit fait un supplice de sa possession, s'il avoit pu penser qu'il ne la devoit qu'à la simple reconnois- sance, & que les nœuds, dont il vouloit se l'attacher, ne la rendroient pas aussi heureuse que lui même. Quoique ce qu'il trouvoit pour lui dans le cœur de Lu- cie, ne lui parût pas répondre au senti- ment dont elle pénétrait le sien ; il se flat- ta que sûre d'être aimée de lui, plus, & différemment qu'elle ne croyoit l'être,

elle prendroit sur lui d'autres idées. Ce qu'il auroit désiré le plus d'effacer de l'ame de Lucie, c'étoit ce sentiment de respect pour lui, qui étoit, pour ainsi dire, né avec elle: il sçavoit combien peu il est propre à faire naître l'amour, & même combien il en éloigne. Pour tâcher d'y substituer un mouvement plus doux & moins imposant, il s'éloigna lui-même peu à peu, d'un ton qui pouvoit entretenir le premier; & en paroissant être blessé des expressions sérieuses de Lucie, & de la sorte de timidité qu'elle conservoit avec lui, il essaya de l'amener à cette douce familiarité qui dispose le cœur à des impressions agréables. Ce qu'il craignoit, sur-tout, étoit qu'elle ne s'ennuyât dans une solitude, où elle ne jouissoit pas comme lui du suprême bonheur d'aimer, & où son cœur n'en étant pas rempli, le spectacle perpétuel des mêmes objets, & cette vie simple & unie que l'on mène à la campagne pouvoit enfin la fatiguer. Pour éviter un inconvénient qui auroit pu être si contraire à son amour, il lui donnoit souvent des fêtes, qui, quoique toujours champêtres, & amenées en apparence, par le hasard seul, étoient toujours variées & ornées par l'amour

même. Quoiqu'il semblât à Rutland qu'elle en jouissoit, sans en démêler l'auteur, & sans s'en croire l'objet, elles l'amusoient; & c'étoit beaucoup pour lui. L'amour qui, de toutes les passions, est assurément celle qui desire le plus, & trouve même jusques dans le sein du bonheur des desirs à former, est cependant de tous les sentimens, celui à qui quelquefois, il faut le moins pour le satisfaire. Rutland, en devenant de jour en jour plus amoureux, devenoit aussi plus timide. Cent fois il avoit trouvé l'occasion de parler à Lucie de sa tendresse, autant de fois il l'avoit laissé échapper. Prêt à rompre ce silence cruel, auquel, depuis tant de tems, il se condamnoit, un regard froid qu'elle laissoit tomber sur lui, anéantissoit son audace: il ne sentoit plus alors que le malheur affreux dont, d'un seul mot, elle pouvoit l'accabler; & ne pouvoit se résoudre à parler, lorsqu'en faisant l'aveu de sa passion il se mettoit au hasard de perdre le seul bien, dont il jouit depuis long-tems, l'espérance d'être aimé.

Cependant le tems de quitter la campagne approchoit, & jamais Rutland ne trouvoit le moment de s'expliquer avec Lucie. Un jour, cependant, en se pro-

menant avec elle, il la mena insensiblement du côté de cette grotte où il l'avoit trouyée. Voilà, lui dit-il, en regardant ces lieux d'un air attendri, où j'ai rencontré le précieux trésor que je possède : c'est-là où je vous ai tenu dans mes bras, où vous avez reçu mes premières caresses & mes premiers soins. Ah ! pourquoi, ceux de qui je vous tiens, refusent-ils de se faire connoître ! que ne puis-je leur témoigner toute la reconnaissance que je sens du bonheur dont ils me comblent ! Ah Monsieur ! répondit Lucie, en s'attendrissant elle-même, mes infortunés parens ont sans doute de bien fortes raisons pour se laisser ignorer ; peut-être même, continua-t-elle en versant quelques larmes, n'existent-ils plus, ou que, témoins secrets de l'excès de vos bontés, ils croiroient nuire à l'éducation que je reçois de votre générosité, si en se montrant, ils vous laissoient voir combien peu ma naissance m'en rend digne. Ah Lucie ! interrompit-il avec impatience, qui peut vous faire penser qu'elle n'est pas illustre ! Non, on ne puise pas tant de vertus dans un sang vil ; une bonne éducation peut en donner l'apparence ; mais en ornant les vices, elle ne les rend que plus

dangereux. Ah, Lucie ! que la nature m'avoit peu laissé à faire, & que vous avez bien plus de graces à lui rendre, qu'à mes soins ! Hélas ! lui dit-elle, je ne dois, peut-être, qu'à votre amitié tout ce mérite que vous m'attribuez : mais quand il seroit vrai qu'il existât, ce ne seroit qu'à vous que je voudrois le devoir, vous seul qu'il me seroit doux d'en remercier. Non, vous ne me devez rien, reprit vivement Rutland ; tout autre que moi auroit fait les mêmes choses ; mais personne peut-être n'auroit rempli ce devoir avec le délice que j'y trouve. C'est de ce seul sentiment que vous devez me sçavoir gré, & dont cependant je n'ose encore prétendre de reconnaissance. Quels droits pourtant, lui dit-elle, n'avez-vous pas sur la mienne, & que je sens de plaisir à vous en assurer ! Ce sentiment, répondit Rutland, suffit pour payer le bienfaicteur, mais ne suffit pas toujours au bienfaicteur ; & quoique je pense trop bien de votre cœur, pour croire qu'il n'y existe pas pour moi, je vous avoue que je serois désespéré, si je ne vous inspirois que celui-là : à en juger par ce qui se passe pour vous, dans mon ame, reprit-elle, il est impossible qu'il existe sans la plus tendre amitié & le plus profond

respect, sur-tout, lorsque les obligations sont de la nature de celles que je vous ai.

Ce terme de profond respect qui apprenoit au chevalier que Lucie n'en étoit encore qu'à l'indifférence, le força de remettre à un tems plus heureux, l'explication qu'il s'étoit flatté d'avoir avec elle ce jour-là. Il croyoit lui en avoir dit assez pour en être entendu, s'il étoit parvenu à lui inspirer de l'amour, & qu'elle lui auroit en ce cas répondu bien différemment. La langue de ce sentiment s'apprend au moment même qu'il s'établit dans le cœur; & Lucie, en ne la parlant pas, ne lui prouvoit que trop qu'elle l'ignoroit encore.

Quoique le peu de succès d'une conversation dont, peut-être, ils s'étoit plus promis qu'il n'osoit se l'avouer à lui-même, ne permît pas à Rutland de la pousser plus loin, du moins sur le ton que d'abord il lui avoit donné, il ne put se croire sans espérance; ainsi déguisant le chagrin qu'il avoit conçu de cette menace, que Lucie sembloit lui faire de le respecter très-profondément; je croyois, lui répondit-il avec douceur, que je vous avois dit assez souvent à quel point votre respect me blesse, pour me flatter que vous seriez assez généreu-

se pour m'en épargner les protestations. Ce sentiment, si ç'en est un, nuit trop aux autres, pour que je ne sois pas alarmé de le trouver gravé dans votre cœur; si la vanité l'exige, l'amitié le craint & ne le permet pas; & je ne puis vous cacher que vous ne pouvez vous obstiner à me respecter comme vous faites, sans me donner de la vôtre une opinion que, selon toute apparence, vous seriez fâchée que j'en eusse. J'ai cru, Monsieur, lui répondit modestement Lucie, que les obligations que mon frere vous a, m'étant communes avec lui, vous me permettriez des termes qui, dans sa bouche, n'ont jamais paru vous blesser. Je vous les épargnerai cependant, puisqu'ils font sur vous un effet si contraire à mon intention & à votre bonheur.

Rutland ne jugea pas à propos de lui répondre davantage; & le cœur d'autant plus pénétré de douleur, qu'ils s'efforçoit plus de la renfermer, il termina tout-à-la-fois & leur promenade & leur entretien, & se promit de plus de ne faire qu'à Londres les nouvelles tentatives qu'il méditoit sur le cœur de Lucie. Avec un pareil projet, il est aisé de croire qu'il se hâta de la tirer d'un

lieu d'où l'hiver alloit bannir tous les plaisirs qui rendent agréable le séjour de la campagne, & où, par conséquent ce qu'il aimoit, se feroit ennuyé. Sa passion étoit devenue insurmontable, autant par la douce habitude qu'il avoit prise de s'y livrer, que par les nouveaux charmes & les nouvelles vertus qu'il croyoit avoir découvert à Lucie, pendant le long séjour qu'il avoit fait avec elle à sa terre. Déterminé à l'épouser, & à ne point sacrifier plus long-tems le bonheur de sa vie aux préjugés qu'il avoit eu si long-tems contre le mariage, à l'ignorance où il étoit sur la naissance de Lucie, & aux raisons solides qu'il avoit toujours cru avoir de fuir tout engagement de ce genre, il ne s'occupa plus que des moyens de faire réussir un projet, dont le succès pouvoit seul le rendre heureux. S'il ne se flattoit pas toujours d'inspirer à Lucie toute la tendresse qu'il sentoit pour elle, il croyoit du moins qu'elle l'épouserait sans répugnance; & il aimoit mieux alors la posséder, sans faire sur elle cette vive impression, qui auroit été si nécessaire à son bonheur, que de vivre sans sa possession. Cette idée n'étoit pas digne de sa délicatesse; mais qui ne sçait que si l'a-

mour en exige toujours, il n'est que trop ordinaire au desir de s'en passer? D'ailleurs, il ne pouvoit douter qu'elle n'eût pour lui l'amitié la plus tendre; & quoiqu'il n'ignorât pas combien peu ce sentiment ressemble à celui qu'il exigeoit d'elle, il voulut espérer qu'aïdé par tout ce que l'amour peut imaginer de soins flatteurs, & de tous les moyens qu'il sçait mettre en usage, quand il veut plaire, le cœur de Lucie partageroit enfin tout le désordre dans lequel elle avoit mis le sien. Il n'y avoit pas (tant il se faisoit de chimères) jusques au devoir sur lequel il ne comptât.

Tout déterminé qu'il étoit à parler enfin ouvertement à Lucie sur ses projets, il crut devoir essayer encore quelque tems, si, dans les soins dont il l'accabloit, dans ses discours, dans ses tons, dans ses regards, elle ne découvrirait pas, à la fin, cet amant dont jusqu'alors elle s'étoit si peu doutée. Cette épreuve fut sans succès; l'inexpérience & la simplicité de Lucie ne lui laissoient jamais voir dans l'amant le plus tendre & le plus pressé, qu'un ami fort attentif, & peut-être trop délicat. Car, avec quelque équité que Rutland crût envisager leur situation mutuelle, il n'étoit pas pos-

sible qu'il ne se fâchât pas quelquefois contre Lucie du peu d'attention qu'elle faisoit à ses sentimens. L'on dit (& peut-être cela n'est-il pas vrai) que l'amour peut se passer de retour ; mais en ce cas du moins , il est certain que l'amour-propre n'est pas si modéré, & qu'il s'offense de ce que le cœur pardonne, ou croit quelque tems pardonner.

Las de sonder avec tant de discrétion & si peu de fruit, un cœur où jusques alors il n'avoit trouvé aucun des sentimens qu'il travailloit depuis si long tems à y faire naître. Rutland se déterminâ enfin à parler. Vous voilà , ma chere Lucie , lui dit-il un jour , parvenue à l'âge où l'on peut vous offrir un établissement ; depuis quelque tems je songe à vous marier ; & comme je ne veux que votre bonheur , je voudrois que vous me disiez naturellement ce que vous pensez de mon idée. Monsieur , lui répondit Lucie d'un air modeste & timide , j'ai si peu réfléchi jusqu'à présent sur un état , que je n'ai ni désiré , ni prévu , qu'il me seroit difficile de vous dire , avec vérité , ce que je pense. Mais , reprit-il , vous pouvez du moins me dire quel effet fait sur vous ma proposition. Elle me cause , répondit-elle , une assez grande

grande surprise ; mais c'est , en vérité , sans aucun mélange de répugnance , de dégoût ; ma volonté sur cela ne peut naître que de la vôtre. Ce n'est pourtant pas la mienne que j'ai cru devoir consulter , lui dit le chevalier , & que je compte suivre ; ainsi il seroit nécessaire que vous vous déterminassiez à en avoir une. L'homme que j'ai à vous proposer , a passé cette jeunesse , plus dangereuse encore que brillante , où l'inconstance fuit de si près l'amour , où même c'est un air de manquer à la femme du monde , qui mériteroit le plus , un attachement éternel : il est de mon âge ; son bien ne cède pas au mien ; son caractère & sa figure n'ont (à ce que je crois du moins) rien qui doive vous déplaire , & si . . . Eh ! que m'importe ce qu'il est , interrompit-elle , & ce qu'il peut devoir d'avantages à la nature ou à la fortune ? dites-moi plutôt s'il est doué des mêmes vertus : mais quand il se pourroit qu'il les possédât , je ne pourrai jamais l'aimer autant que je vous aime , puisque jamais je ne puis lui avoir les mêmes obligations : & cependant il faudroit vous quitter pour le suivre ! Non , Monsieur , continua-t-elle , je ne puis m'y résoudre ; & si vous avez la

bonté de laisser la chose à mon choix, souffrez que je continue à vivre auprès de vous: je ne veux, ni ne desire d'autre bonheur. Ah, Lucie! s'écria Rutland, en lui baisant la main avec transport, sentez-vous bien tout le bonheur dont vous me comblez! Quoi! vous sacrifiez un établissement brillant au plaisir de me voir! osez-vous, après cela, croire que vous me devez quelque chose! Achevez, mon aimable Lucie, achevez de me rendre le plus heureux des mortels! reconnoissez en moi un amant qui vous adore, & l'époux que je vous offre.

A ces paroles, qu'il prononça avec toute la chaleur dont l'amour rend capable, & d'un ton que l'espérance animoit, Lucie demeura si interdite, & son trouble ressembloit si peu à celui qu'elle auroit éprouvé, si ce que Rutland lui proposoit avoit dû la rendre aussi heureuse qu'il avoit cru pouvoir s'en flatter, qu'il reprit ses premières inquiétudes. Eh quoi! Lucie! lui dit-il, en se jettant à ses genoux, n'est-ce qu'ainsi que vous pouvez recevoir l'hommage que je vous fais! Vous ne devez pas douter, Monsieur, lui répondit-elle, d'un air contraint, que je ne sente tout le prix de ce

que vous voulez faire pour moi; & je me flatte aussi, que vous êtes sûr de mon obéissance. De votre obéissance! Lucie, s'écria-t-il, ah! de quel prix payez-vous mes sentimens, & que vous les connoissez peu, si vous croyez qu'il puisse leur suffire! Mon intention, reprit-elle avec une froideur qu'elle tâchoit en vain de dissimuler, ne seroit pas qu'ils fussent malheureux; & je crois que je ne puis mieux vous le prouver, qu'en vous assurant de mon respect pour vos ordres. Pour mes ordres! s'écria-t-il encore; ah! l'amour en sçait-il donner! cruelle Lucie! que l'indifférence est désobligeante, lors même qu'elle voudroit ne l'être pas! Vous baissez les yeux! vous ne me répondez rien! ah! votre silence ne me le dit que trop; ou vous avez de l'aversion pour moi, où ce cœur barbare, que je ne puis toucher, sent pour un autre ce qu'en vain je lui demande pour moi! Quoi! lui dit-elle en répandant les larmes les plus amères, vous m'estimez assez peu pour croire que je puis vous haïr, & pour soupçonner que j'en aime un autre, lorsque je consens aux nœuds que vous me proposez! pensez-vous que j'en ignore les devoirs, & que je ne m'y soumise qu'avec le